

# PROMENADE EN ZIG-ZAG

## SUR LA COLLINE DE QUART

---

### Le *trifolium rubens* et le *lathyrus sylvaticus* plantes fourragères.

La colline qui est au nord-est d'Aoste, m'a toujours frappé par sa stérilité.

En s'élevant de la plaine, on traverse tout d'abord une zone très fertile, d'une montée douce, creusée d'une myriade de petits vallons ombragés de gigantesques chataigniers.

Au dessus de cette zone peuplée de tous les villages de Saint-Christophe et de Quart, il y a une seconde zone (c'est celle dont je veux parler) tout à fait aride, pas même piquée ça et là d'oasis de verdure. Des champs seuls s'y découpent de longues bandes de terrain, champs qui s'étendent à perte de vue et qui font penser aux gouttes brûlantes de sueur qu'y doivent laisser les moissonneuses.

Sur cette zone encore, il y a la zone des forêts dans les clairières desquelles la main de l'homme s'est taillée de jolis chalets.

Plus haut il y a les alpages. Puis les monts arides parmi lesquels celui de *Tsaat-à-l'etsena* dont le nom répond si bien à la chose.

C'est donc la seconde zone resserrée entre les villages au fond et la ligne des forêts au sommet qu'il m'est pris la fantaisie de traverser.

J'y ai trouvé, mais en très grande quantité, des plantes assez rares ailleurs dans la vallée : telles l'*Anemone Pulsatilla*, l'*Achillea tomentosa* qui descend même jusqu'à la Doire aux Glairs de Quart sous la route nationale ; trouvé aussi, je ne l'avais jamais rencontré à une altitude si minime (certainement inférieure à 1000 mètres) le *Senecio Doronicum* sur la colline humide qui baigne ses pieds dans le torrent du château, et qui est exposée au levant ; au dessus des Trois-Villes en vue de Ville-sur-Nus, quantité énorme d'*Astragalus excapus* sur une étendue de quasi demi heure de marche et si abondant qu'il sort des vaches pour s'établir ça et là dans les prés ; près du château démantelé que l'on aperçoit si bien au levant d'Aoste à l'horizon de Quart, quantité énorme encore d'*Artemisia vallesiaca* au parfum si fin ; assez fréquentes aussi, à travers toute cette colline, des colonies de *Gallium Pedemontanum* et de *Vesicaria utriculata*.

Outre ces fleurs spéciales, j'ai aussi trouvé, dans ma promenade à travers champs, des paysages de toute beauté et qui ont été pour moi une vraie révélation. Cet affreux torrent surtout, qui a charrié cet énorme cône de déjection que l'on appelle les glairs de Quart, offre, vers le milieu de son cours, là où il s'est creusé un lit extrêmement profond au milieu de parois verticales de rochers, les plus belles vues kaleidoscopiques que l'on puisse rêver. Un petit sentier, sous prétexte de vous mener aux chalets d'au delà du torrent, vous descend dans le gouffre, vous remonte de l'autre côté et vous déroule en attendant sous les yeux toute une fantasmagorie d'étranges paysages : des pics, des dents, des couloirs, des arêtes, des gendarmes ; c'est, en petit, moins la neige, tout ce que l'on voit dans la haute montagne ; un moment, je crus être en face de l'Aiguille de Bionassay ! c'était parfaitement cela, seulement la longue arête de neige est constituée dans mon cas d'une arête de verdure ; je ne sais comment ces pentes de gazon réussissent à se tenir sur ces roches si à pic.

Et penser que tout cela se trouve près d'Aoste, qu'on pourrait jouir dans deux ou trois heures de marche de toutes ces belles horreurs qui présentent de quoi satisfaire surabondamment nombre de tendres jeunes gens en recherche d'émotions.

Dans le torrent, au dessus du village de Cretalla, j'ai remarqué une espèce de niche formée de trois blocs de pierre gigantesques ; est-ce artificiel, est-ce naturel ? est-ce ancien, est-ce récent ? En tout cas, c'est intéressant.

Mais tous ces préambules m'écartent du vrai but de mon article. Le voici donc :

En longeant tant de fois la Vallée, pas toujours par le grand chemin, en arpentant vallons et collines, clapeys et ravins, vaoles et forêts, une chose m'a toujours frappé : c'est de trouver des plantes, toujours à peu près les mêmes, deux plantes surtout, à végétation luxuriante dans des endroits sans eau, peu de terre et encore celle-ci très maigre, sous les rayons à pic d'un soleil sans miséricorde ; la verdure même, quoi, au milieu de la brûlure, l'oasis au milieu du désert !

Je me suis dit : mais si on transportait ces plantes dans un terrain un peu moins ingrat, peut-être bien également sans eau, peut-être également ensoleillé, mais un terrain au moins que la main de l'homme a remué quelquefois, qu'il a rendu plus poreux et dont il a extrait les plus grosses pierres. Ces plantes restant dans la même altitude, dans le même climat, passant seulement dans un terrain un peu meilleur, devraient prospérer, si ce n'est davantage ce qui n'est pas nécessaire, au moins autant, ce qui est suffisant.

Les plantes ci-dessus notées sont, de plus, agréées du bétail, et ne ressemblent nullement à ces grandes gentianes jaunes, à ces vératres blancs, à ces anémones échevelées, à ces dures centaurées qui se dressent fièrement intactes sur leur tige, respectées du bétail, pendant que tout autour l'herbe a été rasée par la dent des bêtes à cornes ; elles ne sont point de la famille des renonculacées, famille riche en poisons, ni de celle des amères gentianes, mais elles appartiennent toutes les deux à la famille des



légumineuses, famille qui, unie à celle des graminées, donne à l'homme et au bétail la presque totalité de sa nourriture.

Combien d'endroits en outre, dans la Vallée d'Aoste, surtout ceux exposés au midi, inarrosables parce qu'on n'a pas de l'eau, qui ne demanderaient qu'à disparaître sous une couche épaisse de fleurs. Leurs propriétaires ont essayé un peu de tout pour en tirer quelque produit : ils n'ont pas réussi ; le travail de culture est grand, la main d'œuvre est extra-coûteuse ; de guerre lasse, ils sont sur le point de tout abandonner.

Comme elles seraient donc les bienvenues, ces plantes qui répondraient à un *desideratum* de l'agriculture valdôtaine en ce moment : plantes fourragères, venant dans des endroits arides, non arrosables, à l'altitude de 1000 à 1800 mètres environ, ne demandant point de soins car elles sont vivaces c'est-à-dire perpétuelles comme l'herbe des prés.

Ce serait ce semble l'idéal. Tant d'hommes méritants ont essayé dans la vallée la culture de légumineuses de toutes sortes comme la luzerne, l'esparcette, le grand trèfle des plaines du Piémont, la vesce velue etc.... avec des résultats la plupart du temps négatifs, sauf pour la luzerne qui en général vient assez bien. Bien des fois la moitié seulement à peine des semences jetées à terre naissait la première année ; elle dépérissait ou était étouffée par d'autres plantes la seconde année ; la troisième c'était beaucoup si on en trouvait encore quelques vestiges.

Pour ces expériences faire, on a pris des plantes venant dans des climats chauds et dans des terrains profonds, et on les a introduites dans des climats froids et dans des terrains arides. Se trouvant plus mal que dans le pays d'origine elles sont mortes : la théorie amenait forcément là. Il faudrait essayer un système ce semble plus rationnel : au lieu de prendre les plantes dans les bons terrains et les mettre dans les mauvais terrains, il faudrait prendre les plantes des mauvais terrains et les mettre dans des terrains un peu meilleurs : dans mon cas, ce serait plus précisément *prendre nos plantes valdôtaines, ramasser les semences sur les plus beaux sujets, soit les sélectionner et les replanter ensuite à la même altitude, au même climat, dans le même terrain mais celui-ci amélioré un peu par la culture.* Cette théorie semblant bonne, la pratique devrait l'être aussi.

Les plantes de chez nous existent chez nous depuis des milliers d'années : les plus faibles auront succombé au commencement ; les plus fortes sont restées, elles se sont multipliées, se sont faites au climat, à l'altitude, aux intempéries, au terrain..... maintenant elles ont pour elles la sanction de l'expérience des siècles, jouissent d'une possession incontestable ; elles ont pu s'abâtardir peut-être, mais quant à leur endurance, leur rusticité, leur aptitude pour le climat et le terrain, personne ne peut la mettre en doute. Il faut donc faire aussi pour les plantes ce qu'on ne cesse d'inculquer pour les animaux : sélectionner les nôtres et ne pas s'amuser à exporter d'ailleurs des sujets non adaptés pour notre pays.

Si maintenant il prenait à quelqu'un fantaisie d'essayer, quelles sont ces plantes ? comment se les procurer ?

Ces deux plantes sont le *trifolium rubens* et le *lathyrus sylvaticus* soit le trèfle rouge et la gesse des forêts. Je les ai essayées moi-même toutes

les deux dans mon jardin de Courmayeur (1300 mètres) et elles ont très bien réussi : elle venaient de l'altitude d'environ 1700 mètres. D'autres plantes encore pourraient servir pour sujets d'expérience comme la *vicia onobrychioidea*, le *poterium sanguisorba* soit la vesce, la pimprenelle, mais je mettrais en premier rang les deux citées plus haut.

Comment se les procurer ? Ma foi, dans les grands établissements d'Ingegnoli ou de Camperio de Milan, il n'y en a pas. Faire moi-même le marchand de semences, je n'ai pas envie.

Ce qu'il y aurait de plus pratique, ce serait de se faire indiquer ces plantes par un botaniste, puis les cultiver chez soi une année, retirer la semence, et semer celle des plus beaux sujets dans un champ.

Ces plantes étant vivaces, c'est-à-dire perpétuelles et insensibles à la sécheresse, une fois bien enracinées dans un champ ne doivent plus périr.

Il faut essayer.

Abbé HENRY.

---